
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169 et 170.)

Il était urgent que la sécurité de la route qui mène à Biskra et dans le Sahara fût garantie par les populations qui la bordent. Fiers de leurs traditions d'indépendance, de la force de leurs montagnes, joignant à cela une nature sauvage que nul germe de civilisation n'était venu modifier, les habitants de l'Aurès étaient les premiers qu'il convenait de réduire. Leurs chefs n'avaient sur eux qu'une action extrêmement faible qui ne suffisait pas pour les empêcher de se livrer à leurs instincts de désordre, de descendre dans les vallées et intercepter les communications. C'est ce qui motiva la campagne de 1845.

La colonne expéditionnaire de l'Aurès, sous les ordres du général Bedeau, partit de Batna le 1^{er} mai (1) prenant la direc-

(1) Cette colonne se composait de :

Onze bataillons d'infanterie des 2^e, 22^e, 31^e et 61^e de ligne,

tion de l'Est afin d'aborder les montagnes par le versant nord qui avait toujours été signalé comme étant d'un accès moins difficile. Le 2, elle campait dans la plaine de Yabous, sur le chemin de Medina. Les premiers postes ennemis signalèrent la présence de nos troupes par des feux et se placèrent sur les deux seules routes qu'elles pouvaient suivre le lendemain. Des émissaires rentrés pendant la nuit annoncèrent que la réunion était formée et qu'elle se composait de plusieurs milliers d'hommes.

Le 3, à six heures du matin, la colonne prit la direction sud-ouest, laissant à gauche la montagne des Amrous. En arrivant à Medjaz el-Ahmar, sur la partie supérieure de l'oued Chemora, des groupes de cavaliers et de fantassins se montrèrent sur la route. Trois bataillons, sous les ordres du lieutenant-colonel de Mac-Mahon, restèrent à la garde du convoi et les autres troupes déposèrent leurs sacs.

Le colonel Herbillon, commandant la 2^e brigade, reçut l'ordre de se porter en avant par le versant sud de la montagne. Une autre colonne, sous les ordres directs du général, devait attaquer les rassemblements qui s'étaient placés sur la route.

Le plan était de parvenir à rejeter ces rassemblements sur la colonne Herbillon en cernant, en même temps, les nombreux Chaouïa garnissant le crête du djebel Achera.

Ces préparatifs, mal compris par l'ennemi, lui donnaient confiance et il entama, sur nos avant-postes, une assez vive fusillade. Les groupes étaient conduits par des cavaliers en burnous rouge, portant le chapeau en plumes d'autruche, signe habituel, chez les Arabes, d'un courage incontesté.

La tête de colonne marcha à l'ennemi et le suivit, au pas de course, pendant une lieue et demie. Une succession de ravins

19^e léger, légion étrangère et tirailleurs indigènes, présentant un effectif de 4,700 hommes.

Deux escadrons de chasseurs d'Afrique.

Deux escadrons de spahis — en tout 290 chevaux.

Cinq pièces de montagne.

Un détachement du génie.

difficiles empêchait d'engager la cavalerie aussi complètement qu'on l'aurait désiré.

Une heure après le commencement du combat, les troupes, hors d'haleine, étaient arrêtées sur un escarpement abrupt et les Chaouïa, au nombre de 1,200 environ, réussissaient à échapper à la poursuite, grâce à cet accident de terrain.

De son côté, le colonel Herbillon avait exécuté son mouvement avec vigueur, mais arrêté aussi dans sa marche par des obstacles naturels, il n'avait pu arriver assez tôt pour couper la retraite aux rassemblements poursuivis par l'autre colonne. Il avait eu, du reste, à repousser un groupe d'environ 600 Kabiles embusqués dans de hautes broussailles.

Les deux colonnes, ayant fait leur jonction, prirent quelque repos pendant que le convoi, laissé au bas de la côte, venait les rejoindre. De nombreux rassemblements étaient dispersés encore une fois dans l'après midi et les troupes campaient sur l'oued Haddada, au-dessous de Teniet-el-Khorchef. Les Oulad-Abdi commençaient déjà à parlementer et à solliciter l'aman.

Le lendemain, la colonne atteignait, sans résistance, le point d'El-Medina, et des travaux y étaient immédiatement entrepris dans le but d'y élever une redoute devant servir de point de ravitaillement.

Les contingents du Sud et de l'Est qui n'avaient pas assisté aux premiers combats, s'étaient réunis de nouveau en vue du camp.

Le 7 mai, après avoir mis en état de défense la redoute de Medina, le général Bedeau se décida à marcher vers l'Est afin de déterminer la soumission des tribus de cette partie de l'Aurès et de précipiter la retraite de Bel-Hadj qui s'était dirigé dans cette direction.

La brigade du général Levasseur devait se diriger, par le sud du Cheliâ, sur le village de Mellagou, pendant que le général Bedeau, avec la brigade Herbillon marchait, par le nord du Cheliâ, sur le Tafrent. Ces deux colonnes, en traversant le territoire de trois fractions insoumises des Beni-Oudjana, avaient l'ordre de s'établir près des principaux villages et de s'emparer des approvisionnements qu'ils pouvaient contenir.

Le général Levasseur arrivait le même jour à Mellagou et pre-

nait l'orge qui se trouvait, en assez grande quantité, dans les maisons.

La deuxième brigade dut camper à deux lieues du Tafrent. Le lendemain, le général Bedeau était informé qu'une émigration assez considérable se trouvait dans les montagnes du nord. Après une heure de marche rapide, cent bœufs, soixante chameaux, six mille moutons, une assez grande quantité de butin et quelques femmes étaient enlevés. Il n'en fallut pas davantage pour décider la soumission de la tribu qui avait d'ailleurs perdu plusieurs hommes dans cette poursuite.

Une pluie abondante et froide arrêta toute opération pendant la journée du 9.

Le 10, au matin, les rassemblements kabiles s'étaient considérablement augmentés. Ils occupaient deux positions à droite et à gauche de Mellagou, dans la direction des Amamra ; on pouvait estimer le nombre du premier groupe à un millier d'hommes environ, et celui du second à un chiffre un peu plus considérable.

Le colonel Herbillon se porta sur le rassemblement de l'Est, qui se retira et ne put être atteint que par l'artillerie. Le lieutenant-colonel de Mac-Mahon, marchant à gauche, s'empara du grand village de Tamza.

La marche se continua ensuite avec une grande rapidité, mais on avait à surmonter des difficultés de terrain exceptionnelles que l'ennemi connaissait et dont nécessairement il tirait avantage.

En arrivant près de la dernière crête, un groupe de 800 kabiles se montra inopinément près de la tête de colonne de gauche qui s'était arrêtée pour se rallier. Ils essayèrent un retour offensif qui permit de les rejoindre à la baïonnette et donna lieu à une belle charge d'un escadron de chasseurs ; quarante et quelques cadavres restèrent entre nos mains après la dispersion des Kabyles.

Le général Levasseur était également parvenu à joindre l'ennemi et le chargea avec la même ardeur.

Les deux colonnes se rejoignirent après une marche rapide de deux heures. Les Kabyles, fuyant dans toutes les directions, ne présentaient nulle part une réunion qu'on put poursuivre.

Le 11 mai, la colonne, campée à Mezara, était assaillie pendant la nuit par une violente tempête de grêle et de neige qui dura toute la journée du 12. Il était impossible de continuer la marche vers le Sud, les montagnes étant couvertes de neige; les vivres étaient d'ailleurs consommés, la colonne rentra au camp d'El-Medina.

Cependant les Oulad-Abdi, dont les chefs avaient été les premiers à faire acte de soumission le 3 mai, avaient envoyé un contingent armé à Mellagou pour appuyer les tentatives hostiles des tribus du Sud. Ils n'avaient pas fourni, en outre, les convois qu'ils avaient promis. Le général Bedeau écrivit à Si Mohammed Zeroual, le principal cheikh des Oulad-Abdi, lui enjoignant de se rendre immédiatement au camp d'El-Medina.

Il répondit qu'il était souffrant.

La vérité était que ses gens, aveuglés par des prédications fanatiques et par de fausses nouvelles venues de l'Ouest, lui avaient déclaré qu'ils ne se considéraient pas liés par sa parole, qu'ils feraient la guerre dans leur pays et que, s'il plaisait à Dieu, le jour n'était pas venu où ils auraient les chrétiens pour maîtres.

Les gens de *Nara*, de Menaâ, de tous les villages du Sud et de la grande tribu des Beni-Ferah prêtaient assistance aux Oulad-Abdi. La réunion des hommes armés était à Aïdoussa, le plus grand village de la vallée et de nombreux travailleurs ajoutaient aux difficultés naturelles du terrain des obstacles et des murs en pierre sèche sur tous les passages.

Le général, apprenant ces dispositions de résistance, écrivit de nouveau aux Chaouïa, leur donnant deux jours de réflexion et leur faisant savoir que passé ce délai il punirait avec sévérité ce manque de parole.

Le 18, n'ayant reçu aucune réponse, la colonne alla camper dans la vallée de l'oued El-Abiod, au milieu des villages des Oulad-Daoud. Cette tribu avait exécuté tous les ordres qui lui avaient été donnés. Leurs chefs, qui se promenaient dans le camp, paraissaient très étonnés de la discipline observée par les troupes. Des sauves-gardes avaient été placées à leurs villages, les récoltes étaient respectées.

Les orges appartenant à Ahmed Bel-Hadj étaient seules coupées par des corvées régulières pour suffire aux besoins de la cavalerie et du convoi.

Les routes des Oulad-Abdi étaient signalées comme étroites et difficiles. On ne pouvait songer à engager une colonne au milieu de jardins limités par des murs assez élevés, plantés d'arbres touffus et traversés par des canaux d'irrigation. Mais certains renseignements précis permettaient d'espérer qu'il était possible d'éviter ces obstacles en suivant la crête du Ras-Drâ ainsi que le versant du djebel Mahmel.

Le 20, avant le jour, la brigade Herbillon se dirigeait vers Aïdoussa par la ligne des crêtes pendant que le général Bedeau suivait à mi-côte le djebel Mahmel.

Plusieurs coups de fusil tirés pendant la nuit sur les avant-postes faisaient suffisamment connaître les intentions hostiles des Kabiles. — Toutes les dispositions pour une attaque vigoureuse étaient prises, et bien que le gros village d'Aïdoussa fut défendu par environ 2,500 hommes, il tomba au pouvoir de nos troupes après un assez rude combat.

M. de Mérode, lieutenant au service de Belgique, qui suivait l'expédition, fut atteint de plusieurs balles qui ne lui firent aucun mal. Nos pertes étaient insignifiantes, tandis que de nombreux cadavres ennemis restaient sur place.

L'influence de ce combat était telle que le soir même les marabouts des Oulad-Abdi venaient implorer le pardon.

Le 22, la colonne continua à descendre la vallée des Oulad-Abdi, se dirigeant vers Menâa et Dara. Le premier de ces villages était habité par l'ex-bey El-Hadj Ahmed depuis un an (1). Quant au second, il avait constamment servi de dépôt aux ressources de Bel-Hadj. Les notables de ces villages et les gens de la grande tribu des Beni-Ferah se hâtèrent de solliciter l'aman.

Le paiement de la contribution des Oulad-Abdi, des Oulad-Daoud et des Beni-Oudjana ayant été terminé le 1^{er} juin, le général Bedeau se décida à évacuer le poste de Medina et à parcourir, avec la principale partie de sa colonne, le territoire sud

(1) L'ex-bey prit la fuite à l'approche des colonnes.

de l'Aurès qui n'avait pas encore été visité. Il se proposait, par cette marche, d'obtenir la soumission des Beni-bou-Seliman qui s'étaient jusqu'alors bornés à de simples démarches.

Dans cette tribu, il trouva des passages fort difficiles, des terrains en grande partie improductifs, arides et accidentés. La population était livrée à l'anarchie et d'une insigne mauvaise foi, ce qui obligea à employer contre elle des mesures de rigueur.

Le 8, la colonne se dirigea sur la vallée de Khanga-Sidi-Nadji ; les petites tribus désignées sous le nom collectif d'El-Mizeb, qui occupent le territoire compris entre Mechounech et Khanga firent, avec empressement, acte de soumission. Cette portion du territoire est fort aride, l'eau y est rare et saumâtre ; les troupes n'auraient pu y faire un long séjour.

Le marabout de Khanga, Si Mohammed Taïeb, arrivait à El-Ouldja à la rencontre de la colonne, annonçant qu'il avait reçu des paroles de repentir des Kabiles du djebel Cherchar. Cette population, éloignée de nos centres de commerce, n'avait eu jusque-là de relations qu'avec la ville de Nefta et le territoire de Tunis. Elle avait autrefois accepté la domination religieuse des marabouts de Sidi-Nadji, mais par le fait, elle vivait dans une complète indépendance.

Les Beni-Maâfa, ayant tiré quelques coups de fusil sur nos avant-postes, furent punis d'une manière exemplaire, après quoi la colonne pénétra dans le pays des Amamra où plusieurs fractions persistaient à vouloir rester insoumises, refusant énergiquement d'envoyer leurs représentants au camp pour traiter de la paix. Deux jours de réflexion n'ayant pas suffi pour les faire entrer dans une meilleure voie, une razia opérée par nos troupes enleva six cents bœufs et vingt mille moutons aux Oulad-Ensira et aux Oulad-Yakoub.

Cette razia eut pour conséquence immédiate la soumission des autres fractions dissidentes.

L'expédition de l'Aurès était terminée, puisque toutes les tribus avaient fait leurs soumissions et payé leurs impôts.

Cependant le souvenir des coups frappés par le général Bedeau s'effaça en peu de temps chez ces rudes montagnards, et il

fallut l'année suivante aller les châtier de nouveau. Les plus rebelles étaient ceux de l'Oued-Abdi et les habitants de Nara.

De son côté, M. de St-Germain, nommé commandant supérieur de Biskra, exécutait d'heureuses sorties et enlevait aux rebelles quelques personnalités marquantes destinées à servir d'otages.

L'année 1847 faillit être beaucoup plus agitée par les intrigues et la présence de Bou Maza dans notre Sahara.

Le général Herbillon, commandant à Batna, se porta immédiatement vers le Sud pour couvrir les Ziban et refouler l'ennemi s'il avançait.

Le général étant arrivé le 10 janvier au matin devant la principale oasis des Oulad-Djellal, apprit que le cherif Bou Maza en était parti la veille, emmenant avec lui les notables des Oulad-Sassi et des Oulad-Zeïd, promettant un prompt retour et ayant d'ailleurs constitué dans l'intérieur du village, à l'aide d'excitations fanatiques, une résistance qui s'appuyait sur un millier d'hommes bien armés, dont 250 avaient consenti à se faire inscrire comme noyau de troupes régulières.

Les hommes armés se montrèrent à la limite de l'oasis et tirèrent quelques coups de fusil sur les cavaliers des goums qui précédaient la colonne. Le général, qui savait que les nomades du Cheïkh-El-Arab-Ben-Ganá avaient des relations constantes avec les habitants des Oulad-Djellal, voulut, malgré cette évidence d'hostilité, essayer l'influence d'une première sommation. Il comprenait qu'une exaltation récente pouvait être dominée par des conseils pacifiques. Les pourparlers s'engagèrent, et le délai convenu étant expiré sans résultat, le général se décida à former, à l'aide du goum, un investissement complet de l'oasis. Pour apprécier exactement les précautions à prendre dans ce but, il chargea le commandant Billon avec la moitié de sa colonne de se porter vers le Nord, afin de bien reconnaître les débouchés, pendant que lui-même examinerait la limite du Sud. Il avait, en outre, prescrit de profiter d'une position favorable pour lancer quelques obus sur le village, placé au centre des jardins, et qui ne contenait pas moins de cinq à six cents maisons. Il espérait, à l'aide de ce feu, jeter l'épouvante dans la

population de femmes et enfants qu'il savait ne pas être partis.

La journée étant trop avancée pour entamer une attaque sérieuse, il paraissait sage d'admettre que, l'isolement une fois bien établi, on viendrait le lendemain à bout de la résistance, sans être dans la nécessité de procéder à une attaque de vive force.

Le commandant Billon, du 31^e, étant parvenu à la partie la moins large de l'oasis, voyant devant lui le village et comptant sur l'entraînement éprouvé de ses soldats, excité d'ailleurs par les cris de guerre des habitants, oublia ses instructions et pensa qu'il serait plus avantageux d'attaquer sans retard.

Il laissa les goums à la lisière du bois et se lança avec son bataillon et l'obusier de montagne à travers les jardins, enleva rapidement toutes les clôtures qui servaient d'embuscades et parvint jusqu'au centre du village. Il y trouva une résistance que la présence des femmes et des enfants rendit nécessairement plus énergique. Il fut tué en cherchant, à la tête de ses troupes, à escalader la partie la plus basse de la grande mosquée.

Un combat acharné s'engagea sur ce point. On se battit à bout portant et à la baïonnette. Plusieurs coups de mitraille furent tirés. Pendant plus d'une demie heure, trois compagnies du 31^e soutinrent avec un courage remarquable une lutte rendue bien difficile par l'avantage que les maisons crénelées du village donnaient à l'ennemi qui profitait d'ailleurs de toutes les embuscades des jardins que le nombre des assaillants ne permettait pas d'occuper.

Ces trois compagnies eurent en un instant dix-huit hommes tués et soixante-cinq blessés.

Le capitaine Vérillou, du 3^e chasseurs d'Afrique, prit le commandement en remplacement du chef de bataillon Billon.

La vivacité de la fusillade fit comprendre au général qu'il était urgent de porter secours aux troupes engagées. Quelque contrarié qu'il put être de l'inexécution de son ordre, il n'avait évidemment pas d'autre parti à prendre que de pénétrer dans l'oasis. Il le fit avec 300 hommes du 2^e de ligne et 300 hommes du bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandés par le chef de bataillon de St-Germain.

Cette troupe se porta au pas de course sur le village, enlevant

avec rapidité, mais non sans pertes, tous les obstacles des jardins. Un combat fort vif s'engagea à tous les débouchés des rues. La nuit arrivait, le général apprit que le 31^e s'était retiré; son but était dès lors atteint. Il ne pouvait bivouaquer dans le labyrinthe des jardins, il ordonna le ralliement sur les bagages.

Quelques centaines de fantassins inquiétèrent ses derniers tirailleurs et commirent l'imprudence de suivre une compagnie du 2^e en dehors de l'oasis. Les chasseurs et les spahis firent alors dans le lit de l'oued Djeddi une charge à laquelle participa cette compagnie par un retour offensif.

Plusieurs cadavres restèrent entre nos mains et le feu cessa aussitôt.

Les troupes, conduites directement par le général, avaient eu, dans le court espace d'une heure, dix-sept tués et quarante-cinq blessés.

Les habitants des Oulad-Djellal profitèrent des dernières lueurs du jour pour arborer, sur leur minaret, un drapeau de paix. Le signal n'étant pas suffisamment compris, ils vinrent eux-mêmes à 8 heures du soir au camp, implorant leur pardon et se mettant à la discrétion du général. Ils déclaraient que la plupart des chefs partisans du chérif avaient été tués dans ce double combat. La terreur empreinte sur leur physionomie prouvait suffisamment que, si nous avions à regretter des pertes nombreuses occasionnées par une attaque irrégulière, le courage de la troupe, l'enlèvement, jusqu'alors inusité, d'obstacles considérés par cette population comme insurmontables, n'avaient pas moins produit un effet salutaire à la puissance et à la vigueur de nos armes.

Les fanatiques ne cessaient de tourner leurs regards vers les montagnes de l'Aurès, où s'était réfugié l'ex-bey de Constantine, El-Hadj Ahmed. Les tribus menaçantes du Tell, aussi bien que celles du Sahara, entretenaient toujours des relations secrètes avec lui, et il était à craindre, qu'à un moment donné, il ne devint encore le porte-drapeau d'une conflagration générale. C'est ce que comprit très bien le colonel Canrobert, commandant, en 1848, la subdivision de Batna. Aussi prit-il la résolution d'en finir avec ce personnage dangereux. Revenons un instant sur le passé.

Après la prise de Constantine, le bey s'étant dirigé vers le Sud avec les Ben-Ganá, s'arrêta à El-Kantara ; mais ce point ne lui paraissant pas suffisamment sûr, il écrivit à Si Bel-Abbès, marabout de Menâa dans l'Aurès (1). Du temps de sa puissance, El-Hadj Ahmed n'avait eu que de rares relations avec ce marabout, il paraît même qu'il existait entre eux une certaine antipathie. Le bey lui disait, dans sa lettre, qu'il s'adressait à l'homme influent et vertueux qui, déjà, avait donné l'hospitalité à deux de ses prédécesseurs, Toubal-Bey et Brahim-Bey. Si Bel-Abbès lui répondit immédiatement qu'il lui offrait un asile dans sa maison. Peu de jours après, en effet, il dirigeait, sur El-Kantara, cinq cents mulets sous escorte de deux mille montagnards qui allaient chercher El-Hadj Ahmed et toute sa suite. L'ex-bey installait sa famille et ses serviteurs à Menâa et déposait, entre les mains du marabout, ce qu'il avait sauvé de son trésor en quittant Constantine. Il se rendait ensuite de sa personne à Biskra d'où le chassait Ferhat ben Saïd, puis il allait parcourir le pays d'Aïn-Beïda (Dyr), à la recherche de partisans ; et quand nos colonnes parurent dans cette région, il revint à Menâa et y vécut tranquille pendant un an. C'est alors que ses parents, les Ben-Ganá, l'abandonnèrent pour se rapprocher de nous, après avoir eu la précaution, comme nous l'avons vu plus haut, de faire livrer leur rival Ferhat ben Saïd à l'émir Abd-el-Kader. Pendant ce séjour à Menâa, le bey perdit ses deux fils (2). Pour se consoler, l'ex-bey passa chez les Oulad-Soultan et perdit encore, à Megaous, sa mère El-Hadja Reikia. Après l'expédition du duc d'Aumale contre les Oulad-Soultan, il revint à Menâa. Mais dès que la colonne du général Bedeau apparut dans ces montagnes, il s'enfuit chez les Oulad-Abd-er-Rahman,

(1) L'origine de cette famille chérifienne remontait à un marabout célèbre de Fez, Si Brahim ben Mouça, frère d'Abd-el-Kader El-Djilali, le chef d'un des ordres religieux les plus vénérés. Un de ses descendants vint se fixer dans l'Aurès après avoir beaucoup voyagé en Europe et en Orient ; il s'appelait Sidi Mohammed Cheïkh Bel-Abbès.

(2) Si Mohammed, âgé de 13 ans et Si Mahmoud, âgé de 5 ans, qui moururent à deux jours d'intervalle de la petite vérole. Leurs tombeaux sont dans la chambre funéraire des marabouts à Menâa.

au village de Kebaïch ; c'est là que va le retrouver le colonel Canrobert.

De nombreux renseignements sur la situation de l'ex-bey et sur l'impossibilité où il se trouvait de chercher un refuge autre que celui qu'il occupait à Kebaïch étaient parvenus au colonel. On lui affirmait qu'une démonstration suffirait pour l'obliger à se rendre à merci et que les tribus, au lieu de le défendre, étaient lasses de lui et disposées à le livrer. L'affaire était trop belle et trop importante pour qu'un officier entreprenant et énergique comme Canrobert hésitât un instant à tenter ce coup de main. Il fit prévenir M. de St-Germain, commandant supérieur de Biskra, de garder le passage du Sud avec les goums, pendant que lui, de son côté, se dirigerait sur Kebaïch avec une colonne très mobile et de la cavalerie.

Des mouvements bien concertés avaient été exécutés par le Nord et le Sud et la retraite du bey, déjà devenue difficile, ne paraissait possible que du côté de l'Est, par où il aurait pu gagner le pays des Chorfa et des Bradja, desquels il avait reçu des promesses d'hospitalité. Pour lui enlever cette dernière espérance, le commandant de St-Germain organisa rapidement une résistance énergique chez les Beni-Melkem, par les soins de Ben Nacer, frère de Si Ahmed-Bey ben Chenouf, caïd des Oulad-Soula. Ces dispositions ne furent pas inutiles ; le bey avait en effet quitté Kebaïch sous la protection des Oulad-Abd-er-Rahman et il s'était dirigé vers l'Est où il rencontra les Beni-Melkem qui le forcèrent, par leur bonne contenance, à revenir dans les environs de Kebaïch, son ancien refuge.

Ahmed ne voyait plus de chances favorables ; tous les passages du Sahara étaient gardés ; le mouvement du colonel Canrobert se dessinait parfaitement et le commandant St-Germain s'avancait vers Kebaïch avec 30 spahis réguliers et un goum de 140 cavaliers environ. Il se décida à écrire à ce dernier. A 3 heures de Kebaïch, un serviteur du bey, accompagné d'un cheïkh des Oulad-Abd-er-Rahman, se présentait au commandant et lui remettait une lettre de son maître, sollicitant l'aman, dont voici la traduction textuelle :

« *L'ex-bey El-Hadj Ahmed à M. le Commandant supérieur*
» *de Biskra.*

» Je vous ai écrit précédemment une lettre détaillée sur ce qui
» nous concerne. Je voulais vous envoyer celle-ci par notre
» cheïkh Ahmed, mais il est tombé gravement malade au point
» d'en être inquiet. Je vous demande l'aman ; car vous me l'avez
» promis précédemment, c'est le fait des gouvernants, c'est sur-
» tout celui des Français de tenir la promesse faite. On sait de-
» puis longtemps que vous êtes des gens sur la parole desquels
» on peut compter. Écrivez-moi donc le plus promptement pos-
» sible que vous me donniez l'aman, un aman inviolable. Indi-
» quez-moi le lieu où je devrai vous rejoindre avec mes femmes,
» mes gens et ce que je possède sans crainte pour aucun de nous.
» Il n'est point nécessaire qu'il y ait d'intermédiaire entre nous.
» Faites-moi savoir où je devrai aller vous trouver avec ma suite.
» Je vous demande un aman inviolable. Vous savez que j'étais le
» sultan de cette province ; mais la volonté de Dieu s'est accom-
» plie ; il est le maître de l'univers et la terre est à celui auquel
» il accorde la victoire. Hâtez-vous de me répondre pour me
» donner l'aman et l'assurance de votre bonté. La trahison est
» contraire à vos habitudes, à vos principes religieux. Vous
» n'aimez pas les traîtres. En résumé, je vous demande un aman
» inviolable pour moi et tous ceux qui composent ma suite. A la
» réception de ma lettre, envoyez-moi un officier français pour
» me remettre votre aman ; nous nous rendrons avec lui auprès
» de vous. J'ai acquis la conviction de ce que vous me dites dans
» votre lettre, j'ai compris que vous me donniez des conseils
» salutaires et j'ai accepté. Je vous prie de m'envoyer une lettre
» d'aman par un officier français sage et prévenant, et je demande
» surtout à ce qu'il ne soit accompagné d'aucun musulman. Nous
» nous confions à vous corps et biens. Ne nous abandonnez pas,
» ne trompez pas notre attente.

» Salut de la part de celui qui a apposé son cachet ci-dessus ;
» que Dieu le protège de sa bonté. *Amen.*

» (2 juin 1848.) »

A la lecture de cette lettre, le commandant de St-Germain fait partir immédiatement le brigadier Amar ben Abd Allah qui lui servait d'interprète, et lui confia sa montre et sa bague pour les remettre au bey en signe de gage d'amitié (anaïa) et l'engagea à venir s'entendre avec le commandant lui-même. Au moment où il va entrer dans le village, Palaouan le fidèle et vieux garde du corps du bey, armé de toutes pièces, barre le passage à notre émissaire et une violente discussion éclate entre eux, quand tout à coup apparaît le bey à cheval, le fusil au poing, sa cartouchière ouverte et prêt à combattre. Amar met aussitôt pied à terre et va respectueusement baiser l'étrier du bey, en lui disant qu'il a une communication à lui faire de la part du commandant. El Hadj Ahmed descend de cheval, emmène Amar avec lui au pied d'un arbre et à la proposition d'aller s'entendre avec le commandant, il demande encore deux jours de réflexion pour prendre une détermination. Amar lui fait alors remarquer qu'il sera trop tard ; les colonnes, lui dit-il, vous entourent et marchent, mieux vaut aller au devant d'elles de votre propre volonté avec l'aman que vous garantit le commandant sur son honneur, que de vous faire prendre sans conditions. A ces sages conseils, le bey se lève et donne l'ordre de s'apprêter à le suivre. Les Oulad-Abd-er-Rahman à ce moment suprême font mine de s'opposer à son départ, les uns, s'inspirant des devoirs de l'hospitalité, prennent les armes, leurs femmes accourent, selon la coutume berbère, avec des cruches d'eau, pour étancher la soif des combattants et les exciter de leurs cris stridents ; les autres, plus raisonnables, objectent qu'il faut laisser le bey lui-même décider de son sort. On se chamaille un instant, mais le bey arrête d'un signe les clameurs, fait écarter la foule qui lui livre passage et il s'achemine non sans essuyer ses yeux remplis de larmes, dans la direction que prend le brigadier Amar. Bientôt ils rencontrent le commandant St-Germain qui s'était porté en avant. Cet officier met pied à terre, et avec un tact délicat devant cette grandeur déchuë, se découvre et serre la main du bey. Mais celui-ci fronce tout à coup le sourcil ; il vient d'apercevoir parmi les cavaliers arabes escortant le commandant quelques membres de la famille des Ben Ganá.

« Mais je remarque, dit-il, que vous ne tenez pas compte de ce que je vous ai demandé avec tant d'insistance. »

Quoi donc ?

Ces Ben Ganá ! — Ils m'ont trahi et ils vous trahiront vous-même. Ils sont cause de mes malheurs ; je ne veux plus les revoir de mes yeux (*sic*).

Le commandant donnait aussitôt l'ordre de faire éloigner les importuns et la colère du bey se calmait instantanément. Quelques moments après, on se remettait en marche avec les 30 spahis seulement pour escorte et l'on allait coucher à Dibia. C'est là que le soir le brigadier Amar amenait la famille et les serviteurs du bey sur 60 mulets que lui avaient fournis les gens du village de Kebaïch. Le lendemain, la caravane passait la nuit à Garta, la marche était très pénible ; le vent du Sud soufflait avec une telle violence que deux levriers du bey mouraient de chaleur et de soif pendant la route. Le troisième jour, on arrivait à Biskra, et, sur les nouvelles instances du bey, on le logeait avec les siens dans le quartier militaire pour être bien certain que nul personnage indigène ne viendrait troubler son isolement volontaire. A ce propos, il convient de rappeler un incident qui démontre combien les malheurs et les rancunes personnelles avaient aigri le caractère d'El-Hadj Ahmed au point de ne pas consentir à voir ou à être approché par aucun chef arabe.

Le commandant de St-Germain, durant la marche de Kebaïch à Biskra, s'était souvent entretenu avec le bey et avait eu l'occasion de lui parler d'un officier français, très aimé des Musulmans, parlant l'arabe comme un indigène, le capitaine de Bonnemain, dit Moustapha. Le bey avait entendu parler de lui et manifesta le désir de le connaître. De Bonnemain, qui faisait partie de la colonne Canrobert, ne tardait pas à arriver avec elle à Biskra et, sur l'invitation du commandant, il allait, sans retard, rendre visite au bey, afin de se mettre, selon ses désirs, en relation avec lui. Bonnemain portait alors le costume arabe ; son langage, ses manières, en un mot, sa prestance trompèrent le bey au point qu'il entra dans une si violente colère qu'il l'eût tué s'il avait

eu une arme sous la main. Il ne put que le jeter à la porte. Il fallut que le colonel Canrobert et le commandant de St-Germain vinssent affirmer au bey qu'il était dans l'erreur, que c'était un Français et non un chef arabe.

Bonnemain reparut alors en riant et fut comblé de carresses par El-Hadj Ahmed qui, séduit par son caractère ouvert, voulut n'avoir de relations qu'avec lui et le conserva comme compagnon de route jusqu'à Constantine.

Les affaires du Sud de la province étaient assez satisfaisantes au commencement de l'année 1849. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le commandant de St-Germain était parvenu à réconcilier le cheïkh de Tougourt et les gens d'El-Oued. Cependant les fausses nouvelles commençaient à se répandre. Comme toujours, on annonçait l'arrivée prochaine du cherif pour chasser les Français. Les gens du Ziban, qui émigrent si nombreux à Alger, en avaient rapporté des impressions défavorables, inspirées par tout ce qu'ils avaient entendu dire de nos discordes civiles : les Français allaient évacuer le pays ! Les indigènes grands ou petits avaient tous la conviction — il en est peut-être qui l'ont encore — que tôt ou tard, dans une époque plus ou moins éloignée, nous devons quitter l'Algérie, qui deviendrait ce qu'elle était au XIII^e siècle, au beau temps de la piraterie. Aussi saisissaient-ils avec empressement et confiance tous les incidents qui leur donnaient quelque chance de nous chasser. Or, nous l'avons dit plus haut, à cette époque la province de Constantine fut parcourue secrètement par le cherif *Serour*, de la Mecque, émissaire du marabout Senoussi et des Turcs. Serour, après avoir causé les insurrections kabyles et celle plus grave des Zaatcha, s'en retourna à Tripoli, d'où il suivait prudemment les péripéties de la révolte qu'il avait semée en bonne terre.

Nous ne nous occuperons pas ici de l'insurrection kabyle, dont nous avons déjà parlé ailleurs. Nous nous bornerons cependant à signaler que le commandant de St-Germain, appelé à faire partie de cette expédition dans le Nord, emmena avec lui une portion des troupes de la garnison de Biskra. Ce départ produisit un très mauvais effet. Aussitôt les rumeurs, les intri-

gues se faisaient jour, il y avait de la révolte dans l'air. Partout les officiers des bureaux arabes recevaient l'ordre de parcourir le pays, afin de s'assurer de l'état des esprits et d'arrêter les auteurs de fausses nouvelles et les agents de troubles.

Le lieutenant Seroka, adjoint au chef du bureau arabe de Biskra, était en tournée dans les oasis.

Arrivé à Tolga il était prévenu, par le cheïkh Ben El-Mihoub, qu'un homme de Zaâtcha, nommé Bou-Zeïan, avait fait un rêve dans lequel il prétendait avoir vu Mahomet au milieu d'une grande clarté. Il prouvait la vérité de sa vision en montrant sa main et son bras teints en vert ; après avoir annoncé cette nouvelle, il fit tuer quatre moutons, dont il distribua les morceaux aux gens de Lichana. Dans le Zab-Guebli, parcouru par M. Seroka, ces bruits étaient, depuis quelques jours, répandus de toutes parts. Craignant de voir les esprits s'animer par les récits mensongers de Bou-Zeïan, cet officier crut devoir en arrêter les progrès en saisissant leur auteur. Il avait appris, en outre, que Bou-Zeïan recevait beaucoup de monde et se faisait donner de nombreuses offrandes depuis qu'il avait commencé à débiter la fable de son rêve. Du temps d'Abd-el-Kader, Bou-Zeïan, nommé par Berkani, avait été cheïkh de Zaâtcha.

Lors de l'expédition de 1844 à Biskra et la prise de possession des Ziban par le duc d'Anmale, on n'avait pas voulu le maintenir, à juste titre, dans cette position ; on le connaissait pour un homme actif et remuant, on avait mis à sa place un de ses parents nommé Ben Azouz. Bou-Zeïan, par sa richesse, par sa renommée comme guerrier, par une certaine supériorité d'intelligence, avait conservé une grande influence dans le pays. Il se chargeait presque toujours de la perception de la *lezma*. Bou-Zeïan n'avait jamais eu la réputation d'un saint homme, et ce ne fut qu'après le retour d'un voyage fait à Alger par son fils, qu'il prit le parti de se couvrir du masque religieux pour augmenter son importance, à défaut d'une autorité confiée par les Français.

M. Seroka se rendit à Zaâtcha, accompagné par le cheïkh de Tolga qui ne voulut pas franchir la porte du village. Il avait, en outre, un chaouch de Lichana et huit ou neuf cavaliers de la nouba ; l'arrestation de Bou-Zeïan lui avait semblé chose facile

et en effet, à ce moment, l'insurrection n'était pas encore assez déclarée pour que l'arrestation de cet imposteur semblât un acte téméraire.

M. Seroka, en arrivant sur la petite place de Zaâtcha, aperçut Bou-Zeïan qui s'y promenait seul. Il lui donna aussitôt l'ordre de monter sur un mulet amené à dessein pour le transporter à Biskra. Bou-Zeïan s'y place, et aussitôt, ayant brisé son chapelet, il descend pour en ramasser les grains et gagner du temps. M. Seroka de son côté fit descendre de cheval deux spahis pour l'obliger à remonter sur son mulet. Bou-Zeïan contraint avait déjà exécuté cet ordre, lorsque les cris aux armes, prononcés par ses parents retentissent dans le village. Aussitôt ils se précipitent sur la porte d'entrée et la ferment. Le danger était imminent et M. Seroka s'empresse de revenir sur ses pas. Un spahis se met en devoir de forcer la serrure. Pendant ce temps le cheïkh de Zaâtcha, Ben-Azouz, s'empare de son fusil et tire sur lui sans l'atteindre. Au même instant Bou-Zeïan, sortant un pistolet qu'on n'avait pas encore aperçu, le déchargea sur le spahis occupé à le maintenir sur le mulet et s'enfuit. En un clin d'œil tous les habitants du village qui, sans doute, avaient été prévenus de se tenir sur leurs gardes, étaient tous armés et tiraient sur M. Seroka et son escorte.

L. Charles FÉRAUD.

(*A suivre.*)

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.